

Réponse à Yvan Simonis

Rémi Savard

La dérision des pouvoirs

Volume 5, numéro 3, 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006059ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006059ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Savard, R. (1981). Réponse à Yvan Simonis. *Anthropologie et Sociétés*, 5(3), 172–174. <https://doi.org/10.7202/006059ar>

célébrités sont fréquemment citées au Québec, mais les anthropologues québécois le sont-ils à Paris ?

La situation québécoise a son pendant au Canada anglais où les anthropologues essayent de se brancher sur tel ou tel réseau américain. Manuels de base, hypothèses de travail, publications spécialisées, méthodes d'enquête, théories nouvelles voyagent dans la direction nord-sud. Les données empiriques sont publiées au Canada avec l'aide financière d'organismes locaux; les synthèses explicatives aux États-Unis ou en Angleterre. Pourtant, les subsides de recherche sont nombreux et importants, à tel point que souvent on a l'impression que les fonds cherchent client. Organismes fédéraux, institutions provinciales, agences diverses, et récemment les associations d'autochtones multiplient les sources de financement. Vue de dehors, l'anthropologie canadienne se porte fort bien : des départements académiques bien organisés, d'excellents programmes d'études, un personnel enseignant de qualité, une population étudiante motivée sinon laborieuse, des projets de recherche tout à fait d'avant-garde... Vue de dedans on découvre rapidement ses limites de jeunesse. Malgré la générosité des pouvoirs publics, l'anthropologie au Canada n'a pas eu le temps de mûrir, de développer sa problématique propre, un style de recherches original, un discours spécifique et distinct. Il faut du temps pour ces choses et c'est aux étudiants maintenant de renouer avec la tradition de Marius Barbeau.

Asen Balikci
Département d'anthropologie
Université de Montréal

RÉPONSE À YVAN SIMONIS

En lisant la note ethno-musicologique consacrée par Yvan Simonis à mon texte intitulé *Le sol américain : propriété ou terre-mère*¹, j'imaginai l'Iroquois de sa chanson devant le tréteau des contorsionistes ou des prestidigitateurs; on ne sait plus très bien qui prête à l'autre, des Indiens actuels ou passés, des Européens de jadis ou de moi qui écrivais en 1980. Je me disais aussi que si l'on entend s'engager dans une réflexion historique, il conviendrait peut-être de dépasser ce genre de volutes faciles, dont il nous avait jusque-là été donné d'entendre des échos à peine plus lourds dans les casernes et les parlements.

Yvan Simonis a certes raison de rappeler que, sur le front du débat philosophique européen, l'Indien n'a jamais tenu d'autre rôle que celui de la *vedette américaine*. Nous savions tous aussi, et ce depuis un bon moment déjà, que la référence au *bon sauvage* y a fait partie de l'arsenal visant à déstabiliser un vieux régime. À ce titre, elle doit être rapprochée de la gracieuse image du *grec rationaliste* cher aux gens de la Renaissance. Mais on ne tarda pas à comprendre comment de telles références pouvaient très bien se retourner contre ceux-là mêmes ayant rêvé, un moment, d'y ancrer leur légitimité. Et pour éviter que l'adversaire ne fasse main basse sur de telles machines de guerre, comme l'œuvre du jésuite Lafitau avait pu le laisser craindre, on confia à la science le soin de les débarrasser de toutes possibilités d'émanations susceptibles de contaminer l'ordre

¹ Y. Simonis, « Entre les amérindiens et nous, tant de débats du 18^e siècle », *Anthropologie et Sociétés*, 1981, vol. 5, no 1: 240-242.

nouveau. C'est au sein de l'école allemande de grammaire comparée que furent recrutés les savants chargés de stériliser l'antiquité gréco-latine. Marcel Detienne a fort justement écrit qu'au moment où elle apparaît, la science de la mythologie « ...se présente comme une entreprise de salut public »². Et quand il s'est agi d'empêcher que le *bon sauvage* ne vienne compromettre l'entreprise coloniale de la bourgeoisie montante, c'est encore à la science qu'on a eu recours. Élargissant le point de vue des chercheurs allemands à l'ensemble des peuples de la terre, y introduisant une forte dose de *lumière* pour le purger de tout relent de romantisme germanique, deux anglais institutionnalisèrent une nouvelle branche du savoir : l'américain Lewis Henry Morgan et le britannique Sir Edward Burnett Tylor. Au moment donc où les États européens ou d'origine européenne savouraient leurs colonies, l'anthropologie commençait à tenir des propos filandreux sur les victimes de cette gigantesque opération d'exaction et de mort. Le même scénario se répète dans le Québec d'aujourd'hui.

En fait, depuis le goupillon vieillot des disciples de Saint Ignace jusqu'aux grilles chromées de l'anthropologie des experts, en passant bien sûr par cette douteuse référence au *bon sauvage*, nos écrits ont plus souvent qu'autrement servi à épauler les efforts de substitution de notre imaginaire à celui de ces peuples, de notre *réalité* à la leur. Affirmer, comme le fait Yvan Simonis, que « l'idéologie actuelle des amérindiens » est en substance la « reprise » de vieux courants de pensée européens, cela me paraît relever du *wishful-thinking* le plus simplet, et se situer précisément dans le prolongement de cette tradition ayant un moment *flirté* avec le *bon sauvage*, avant de se raviser devant la menace inhérente à l'usage inconsidéré d'une telle rhétorique. C'est toute une certaine anthropologie institutionnelle, avec ses faux airs de neutralité respectable et ses grands doigts avides de subventions, qui tient dans cette tardive volte-face.

Quant à la question de savoir si l'on doit ou si l'on peut être un bon ou un mauvais anthropologue, elle me paraît du plus mauvais goût. Ainsi formulée, elle occulte le fait que trop souvent dans notre discipline, comme le suggérait Michel de Certeau à propos des travaux sur les cultures populaires, « ...la curiosité scientifique ne sait plus qu'elle répète ses origines et qu'elle cherche ainsi à ne pas rencontrer le *peuple* »³. La seule façon d'espérer y échapper, c'est de rendre à l'autre son plein statut de sujet historique concret. Par les temps qui courent, ce n'est précisément pas à la Foire de Paris que débambule l'Iroquois, mais à une heure et demi de Montréal, dans le champs de tir des *troopers* de l'État de New-York... La meilleure façon de disposer du mythe du *bon sauvage*, c'est encore de cesser de le brandir chaque fois qu'un effort est fait pour envisager nos rapports avec ces peuples en dehors de la *réserve* historique, où des générations de surintendants-généraux et de savants spécialistes ont eu besoin qu'ils demeurent.

Quand je pense aux femmes et aux hommes rencontrés dans tant de communautés autochtones, depuis plus de vingt ans, il me paraît dérisoire de seulement songer à attribuer à du *Lahontan* réchauffé la façon dont leur tradition leur proposait de me parler, comme à tant d'autres, de leur mode d'insertion dans l'univers. Par ailleurs, une telle hypothèse s'accorde parfaitement aux vues des administrations de tutelle, aux rêves des promoteurs de grands projets industriels, ainsi qu'à la prose incendiaire des responsables de la chronique *chasse & pêche* de certains grands quotidiens. Quoi de plus réconfortant, pour tous ces gens, que d'entendre la voix autorisée de la science réduire ainsi la mauvaise humeur autochtone à quelque jacquerie importée de l'Europe de grand-père par des rêveurs quelque peu agités ! Suite à ce genre de diagnostic pseudo-savant, lancé d'un air si détaché, ils croiront avoir désormais la voie libre; ce que certains d'entre nous

2 M. Detienne, « Repenser la mythologie », *La fonction symbolique, essais anthropologiques*, textes réunis par M. Izard et P. Smith, Paris, Gallimard, 1979: 73.

3 M. Certeau, *La culture au pluriel*, 1974, 10/18: 56.

avaient pris pour des peuples autres, indiens ou inuit, ne sont que de malheureuses ombres échappées de nos mémoires vacillantes et projetées à l'écran de nos illusions. Et pendant que les safaris les plus fastueux battent leur plein, une certaine spéléo-anthropologie décadente n'aura d'autre choix que de s'enfoncer frileusement dans ses sombres cavernes platoniques. C'est l'illustration parfaite de ce que Pierre Clastres avait un jour qualifié de *sociologie sans société*...

Rémi Savard
Département d'anthropologie
Université de Montréal

BRÈVE RÉPONSE À RÉMI SAVARD

Rémi Savard tenait à dire dans son article (vol. 4, no 3), et redit ici dans sa réponse à ma note critique (vol. 5, no 1, rubrique Débat), que la situation faite aux Amérindiens est gravement injuste et que nos sociétés en sont responsables. Mettons-nous tout de suite d'accord sur ce point : c'est évident, et le débat n'est pas là entre nous. De là à suivre des arguments sans oser porter la moindre critique, ça ne va plus. Les arguments de Rémi Savard sont trop simplistes, j'y insiste.

On ne peut pas à la fois condamner l'utilisation du « bon sauvage » dans les discours contestataires de l'Europe du 16^e au 18^e siècle et l'utiliser soi-même exactement de la même façon pour contester nos régimes actuels. L'image que nous présente Rémi Savard ne tient pas, même si elle est répandue, car chacun sait que depuis la Grèce antique en passant par les gnostiques, le Moyen-Age et la Renaissance, les notions de cercle et de Terre-Mère ont toujours persisté (je pourrais en donner de nombreux exemples) et que chez les Amérindiens la notion d'échelle serait assez appropriée à certaines organisations sociales amérindiennes très stratifiées et hiérarchisées. On ne peut pas non plus comparer d'un côté l'échelle pour représenter une conception de l'organisation sociale des sociétés blanches et la notion cosmologique de cercle.

On ne peut pas à la fois critiquer la notion d'individu et de propriété privée pour condamner nos sociétés en les comparant à la Terre-Mère des Amérindiens et au même moment s'appuyer sur un discours des droits et libertés de la personne et des peuples qui vient en droite ligne de cette partie de l'idéologie européenne de l'individu et de la propriété privée.

Je ne crois pas, pour le dire autrement, qu'en condamnant notre société en termes aussi irrévocables, on puisse fonder intellectuellement quelque chance de la voir changer dans ses relations aux Amérindiens. Où irait-on la chercher cette chance ?

Le texte de Rémi Savard est rempli de contradictions du genre de celles que je soulève mais il n'en parle pas ou ne les voit pas. Je crois cependant que ces contradictions sont le lieu même de la réflexion et qu'elles marquent inévitablement toute action car il ne s'agit jamais de les supprimer mais de les changer de régime. Au lieu de fonder sa réflexion sur ces contradictions, Rémi Savard réduit le tout à des oppositions symétriques qui forcément aboutissent au noir et blanc et qui, je le note en passant, forment les conditions mêmes de la guerre.